

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 48 (1910)
Heft: 8

Artikel: Entre filles et garçons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206711>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

mais sur la table, seulement. C'était déjà bien assés.

Nous n'y réussissions pas toujours; le voyer se méfiait. Et chaque fois, avant sa venue, nous nous évertuions à chercher un truc nouveau pour arriver à nos fins.

Un soir, lorsque le voyer fit son entrée, l'un de nous prit l'air inquiet, sombre, agité, de l'homme qui n'est pas dans son assiette. Il ne répondait pas quand on l'interpellait, il se tournait et se retournait sur sa chaise, en poussant de gros soupirs ou en proférant des juréments à faire rougir feu Cambronne.

Depuis un moment, le voyer que ce manège intriguait et ennuyait, se tourne brusquement vers notre ami :

— Mais, vous n'êtes pas de bonne, ce soir, vous ! Vous vous agitez sur votre chaise comme une hyène dans sa cage. Qu'y a-t-il ?

— Taisez-vous, je souffre martyre. Je voudrais voir tous les cordonniers au diable ! Mes souliers me serrent les pieds et me blessent à ne pouvoir marcher.

— Ne savez-vous donc pas les reporter à votre cordonnier pour qu'il les remette sur la forme.

— C'est ce que j'ai fait; mais c'est comme si on avait soufflé dessus. Il semble même qu'ils me fassent plus mal qu'avant.

— Aussi, c'est bien votre faute. Ou bien vous voulez jouer l'homme aux petits pieds, ou bien vous ne savez pas tenir à votre cordonnier un langage énergique. Ah ! ce n'est pas le mien qui oserait me livrer des souliers trop étroits ou trop courts.

— Ah ! c'est que vous !... exclamaient en chœur tous les assistants.

— Quoi... moi ?...

— Oui... enfin..., reprenait le chœur, sur un ton qui laissait entendre : « Nous savons ce que nous voulons dire. »

Alors, d'un geste plus rapide que l'éclair, le voyer dressait son pied sur la table. Une maquette de la tour Eiffel, aux trois quarts. Puis il nous faisait, pièce à conviction en mains, si je puis ainsi dire, toute la théorie du soulier rationnel, construit sur la forme et selon les dimensions du pied. Il y en avait largement pour tout le monde et pour notre argent.

C'était la botte de sept lieues. Les cantonniers n'avaient qu'à se bien tenir.

Survenait-il un nouvel arrivant, un coup d'œil à la dérobée, quelques mots glissés à l'oreille par son voisin, le mettaient bien vite au courant de la situation. Et c'est lui alors, qui, le plus habilement qu'il le pouvait, « remmodait la niaise », comme disent nos bons campagnards.

Car, je dois l'avouer, le grand mérite, pour nous, était de faire surgir sur la table, plusieurs fois de la même soirée, le pied d'ogre du bon voyer, et cela sans éventer la mèche. Nous réussîmes une fois à obtenir huit exhibitions consécutives.

Ce que nous étions fiers, ce soir-là; je vous le promets ! Il y avait de quoi.

*

Mais voici que, soudain, me revient à la mémoire une nouvelle histoire de la table ronde du Grand-Pont. Je vous la conterai samedi prochain. Ce sera la dernière. J.M.

JUSTE OLIVIER, RUE D'ÉTRAZ

APRÈS Neuchâtel, rentrant à Lausanne, Olivier rentrait chez lui. Il allait y trouver de nombreux amis, dont quelques-uns encore sur les bancs de l'école. Aussi fut-il chaleureusement accueilli. Bientôt sa modeste demeure, rue d'Etraz, puis rue Martheray, devint le centre le plus actif de tout ce qu'il pouvait y avoir à Lausanne de vie et de préoccupation littéraire. (Notice bibliographique et littéraire par Eugène Rambert.)

La maison qu'habitait notre poète, rue Mar-

theray, est la propriété de M. Seiler et non comme plusieurs le croient le n° 5, propriété des frères Pittet, horticulteurs, qui fut la demeure de Frédéric de la Harpe.

Mais quelle est la maison où demeura Juste Olivier à sa rentrée à Lausanne, rue d'Etraz ? Nous l'ignorons et nous serions bien aise d'obtenir ce renseignement, voici pourquoi :

Le Comité du monument Juste Olivier annonce que l'œuvre de notre éminent artiste Lugeon sera inaugurée en juillet prochain.

Il conviendrait, nous semble-t-il, de placer en même temps une inscription sur les maisons qui furent les « modestes demeures » du poète, comme il aurait convenu d'en placer une sur la maison de F.-C. de la Harpe lors des fêtes du Centenaire.

Il est question de ces diverses inscriptions au Comité de développement du quartier de Martheray, sans qu'une décision soit prise.

A l'occasion du monument Juste Olivier, ces projets pourraient être examinés à nouveau : aussi nous souhaitons vivement être fixés sur ce point :

Quelle fut la maison qu'habita Juste Olivier rue d'Etraz ?

Avis aux connaisseurs du vieux Lausanne et aux amis du poète. E.T.

Réd. — Nous publierons les réponses qu'on voudra bien adresser au *Conteur*.

POUR LE PATOIS

C'E n'est pas seulement le charme de nos sites et le pittoresque de nos vieilles cités — ce qu'il en reste, du moins — que veut chercher à défendre du mieux qu'elle le pourra et le plus longtemps possible, la section vaudoise du *Heimatschutz*, qui s'est constituée, l'autre soir, à l'Hôtel-de-Ville de Lausanne, et dans le comité de laquelle on a bien voulu faire au *Conteur*, fidèle gardien de nos traditions nationales, l'honneur d'une petite place. Elle veut aussi défendre le patois du dédain immérité de quelques-uns et de l'indifférence coupable du plus grand nombre.

D'aucuns, piqués du microbe de la pédanterie, ont voulu prétendre que la conservation de notre bon vieux patois nuirait à l'étude et à l'usage du bon français de France. Quelle erreur est celle-ci ! Ce qui nuit et nuira toujours au bon français, ce n'est pas le patois, certes; si original, si caractéristique, si savoureux, c'est le mauvais français, terne, imprécis, disgracieux à l'oreille et malheureusement encore trop courant chez nous.

Ecoutez plutôt ce que disait, à ce sujet, un écrivain français, Eugène Lintilhac, lors de la publication d'une édition de luxe des œuvres peu connues d'un poète auvergnat, Arsène Vermeuouse, qui écrivit en patois de ses montagnes :

« Et maintenant qu'advient-il de toute cette reconnaissance des dialectes locaux qui, par la bouche d'or des poètes vraiment populaires, sans latin ni pastiches savants, parlent si vite au cœur des gens des *mas* ou des *burons* ? Je ne crois pas, pour ma part, que cette féodalité des patois, même coalisée par le *félibrige*, fasse courir le moindre danger à la langue française. Je me suis même évertué à montrer ailleurs (*Revue des Deux-Mondes*), à propos d'*Aubonnel et la poésie provençale*, pourquoi je croyais que ces *latins du pauvre* intelligemment utilisés à l'école primaire, enfonceraient dans les têtes d'écoliers, un plus rapide et plus net sentiment du français.

» En revanche, il me semble que le bénéfice pour l'esprit public est ici évident. Voici par exemple qu'au fond de l'Auvergne, dans mon petit Aurillac, si réfléchi et si jugeur, mais si défiant jadis des ouvriers du verbe, on imprime tout un livre, ces *Fleurs de bruyère*. Que dis-je !

Voici qu'il y est illustré — et avec un réalisme très distingué — par un artiste de là-bas qui, avant de céder à la nostalgie, avait commencé à se faire un nom à Paris, en illustrant par exemple les *Rois en exil*, M. Edouard Marty, et que ces *Fleurs de bruyère* sont traduites sur la couverture par M. Félix Tourdes, avec une délicatesse décorative dont je sais qu'elle fut cultivée dans les grandes écoles d'Italie. Réfléchissez-y donc ! que d'intellectuels isolés et qui s'engourdissaient, que de forces désorientées, mouvement de décentralisation littéraire, peut encadrer, mobiliser et féconder ?

« Oh ! cette poésie nationale, que n'a-t-elle pas à espérer de toutes ces contributions spontanées et instinctives ?

Lo sento pouesio es pertout : lou boun Dièu, Que, to plo coumo un bér lusent, oluquo un astre, Jioul saile espilhoust à tout gourlu d'un pastre, Pouot fa s'estremji l'amo d'un Aubanèu.

» La sainte poésie est partout : le bon Dieu qui, tout aussi bien qu'un ver luisant, allume un astre, sous le sayon loqueteux et tout fruste d'un pâtre, peut faire tressaillir l'âme d'un Aubanel », crie Vermeuouse à son école : et il fait bonne besogne.

» Ce sont ces cascades écumeuses et ces ruisseaux jaseurs, tombés des monts et serpentant par les vallons, qui font les grandes rivières.

» En attendant, et même sans attendre, le bouquet de bruyère auvergnate de Vermeuouse, au parfum âcre et libre, me suffit. Il prouve éloquemment que la lente mais tenace Auvergne entre, elle aussi, dans ce mouvement de décentralisation littéraire. A ce titre d'abord, il marquera une date dans l'histoire de cette renaissance de la poésie des petites patries dont la grande ne doit pas prendre ombrage, car ce phénomène ne peut tourner qu'à son honneur et à son profit. Vous en aurez aujourd'hui pour garants la poésie comme le patriotisme d'Arsène Vermeuouse, évidents jusque dans la difficile traduction de son noble patois qui, à travers sa gueuserie actuelle, a de si brusques et héraltiques fiertés. »

Et n'est-ce pas aussi sujet de répéter ici ce cri de fierté et d'amour pour le patois du berceau, qui se lit sous la statue de Jasmin, le poète d'Agen :

O ma lengo, tout me zou dit

Lancarey uno estèlo a tours froun enumerit !

« O ma langue, tout me le dit, je lancerai une étoile à ton front embrumé ! »

Deux fables géographiques.

I

Une servante turque, éprise et délaissée, Ayant prié le ciel d'adoucir son tourment, Reçut cette réponse, une nuit, en dormant : Ta piété sera bientôt récompensée. Mais elle attendit vainement, Aux bonnes Allah ment.

II

Jadis, dans un hôtel (c'est la veine que j'eus), On nous servait souvent une bonne estouffade, Arrosée, il est vrai, d'une sauce trop fade. Tout avait bon goût, moins le jus !

Un ami du « Conteur ».

ENTRE FILLES ET GARÇONS

AUTREFOIS, au pays messin, comme en bien d'autres pays, d'ailleurs, on semait beaucoup de chanvre. Les femmes le filaient et, pendant toutes les soirées d'hiver, elles se réunissaient par groupes dans quelques maisons où elles filaient, dévidaient et cousaient. C'est ce qu'on appelait le pöll (poêle) ou la *crègne*.

A mi-veillée les jeunes filles allaient *dayer*. Elles s'en allaient par groupes frapper à une fenêtre où elles savaient trouver à qui parler, et alors s'établissait un colloque animé d'espé-

ces de demandes et de réponses, de l'extérieur à l'intérieur.

Voici quelques détails sur ces curieuses coutumes. Ils nous sont donnés dans un article de M. E. Auricoste de Lazarque, publié dans la *Revue française des traditions populaires*.

Ces daïements ou demandes et réponses avaient des formules connues et toujours les mêmes. Ils commençaient invariablement par : J'te vends, etc. Les choses ainsi vendues étaient ordinairement exprimées en paroles satiriques, quelquefois à intentions poétiques, mais toujours formulées en espèces de vers libres sans mesure, et n'ayant pour règle que l'assonnance par à peu près des fins de chaque membre de phrase.

Les jeunes filles possédaient un recueil de ces daïements assez long pour qu'elles puissent en débiter sans intervalle pendant deux ou trois heures de suite. Les plus déléguées en composaient elles-mêmes à l'impromptu qui n'étaient pas les plus mauvais, car cet amusement presque littéraire, à la façon de la poésie des peuples primitifs, affinait leur esprit, les rendait promptes à la répartie et leur fournissait des rimes.

Les daïements, comme la poésie populaire, parlent généralement d'amour et offrent souvent des images agréables : on les appelait les beaux. Quand on avait épuisé ceux-là on passait aux gros, c'est-à-dire à des tirades assez grossières ; il faut bien rire un peu, on n'y entendait pas malice ; et si le jeu plaisait, on avait au milieu des rires des auditeurs un feu roulant et hardi de plaisanteries assez vives pour scandaliser un vieux soldat.

Quand on avait ainsi couru les fenêtres, dégourdi ses jambes et sa langue, on rentrait à la crèche pour achever la veillée. On dayait depuis la Saint-Martin jusqu'à la fin de l'hiver.

Voici comment on entamait les daïements. La fille qui se préparait à dayer s'avancait près de la fenêtre avec ses compagnes et y frappait en disant :

V'leu-ve (Voulez-vous ?) dayé ? Vleuve dayer ?
Vleuve dailler ?

Si de l'intérieur on n'était pas disposé à entamer la conversation on répondait assez brutalement en ces termes :

Nian ! j'a lo c... royé

Et la bande joyeuse, peu mortifiée de son succès, allait chercher fortune ailleurs ; mais cela n'arrivait que bien rarement, car dayer, et surtout entendre dayer les bonnes dayeuses, était un plaisir aussi raffiné qu'un bon spectacle pour les habitants des villes.

Aussi, le plus souvent, à la question sacramentelle : V'leu-ve dayer ?

De d'qué ?

On répondait :

D. — V'leuve dailler ?
R. — D'qué dailler ?

Un dialogue s'établissait, vif et prompt, croisant sans relâche daïements sur daïements de l'extérieur à l'intérieur de la chambre.

Un des attraits du jeu était, pour celle qui frappait à la fenêtre, de déguiser ainsi sa voix pour ajouter au plaisir du débit le piquant de la curiosité.

Voici quelques daïements à peu près dans l'ordre consacré où on les débitait :

Toc ! toc !
Vleu-ve dayer
— De d'qué ?
— D'amour.

L'amour vient, l'amour va.

Qu'est-ce qu'on dit quand on vient là ?

— Je v'ends lo d'vido (dévidoir)

Que va de hic et de hoc.

— Que z'ouate dreut à Gras (village, hameau près de Ste-Barbe) qu'on entend droit (ouït) jusqu'à Gras.)

S'il y vient in Colas po v'bayer (baiser).

— Je v'ends l'alondreele (hirondelle)
Qu'a en haut de l'é poute (porte) Mazelle
Que z'ouate dreut é lés Grand Rhelle (Grandes Grilles ? nom d'un pont à Metz.)
Si n'y vient des vieilles bacelles
— Po mérieu vo vieux guéehons
— Que font toutes dans zous caneçons.

— Je v'ends la lanterne à quatre quarts,
Les quatre vents y ventent.
Le rossignol y chante
D'un chant si doux, si gracieux
Qu'il réveille ces amoureux
Qui sont mal endormis
Et à leurs amours ne peuvent joui.
Jeunes filles.

— Je v'ends la serviette blanche,
Vous avez la voix d'un ange
On entend bien à votre parler
Que vous êtes filles à marier.

— Je v'ends ma bobinette
Qui a tant filé de flons et de filett
Aussitôt que mon fil a été filé, j'ai dit bonsoir
S'il n'est point ici, [à mon ami.
Il est ailleurs,
J'en ai trente deux
Sans la ringuellerie (menu fretin).

— Je v'ends les quatre flambeaux d'argent
Qui sont sur notre porte de devant,
Qui éclairent les amoureux
Qui entrent deux à deux bien joyeux.

— Je v'ends mon let, mon joli let ;
C'est un bon souhait
Que de voir une fille et un garçon se mener
[par dessous le bras.

Je le sais bien pour moi.
J'y ai été menée l'autre fois !

— Je v'ends l'anneau de mon doigt ;
L'orfèvre qui l'a fait, l'a fait si gai si joli
Qu'il ne peut sortir de mon doigt
Sans le congé de mon ami.

— Je v'ends mon tour
Mon joli tour
Les cordes sont d'our,
Les ras (raies) d'amour
Jamais mon tour n'a tant fai d'tours
Que j'aime mon amant par amour.

— Jeune fille, si votre amant était de l'autre côté de la rivière, comment feriez-vous pour lui porter à boire et à manger ?

— J'attendrais que la mer soit en glace et en glaçons pour porter à boire et à manger à mon mignon.

— Jeune fille, si vous aviez un petit pain blanc, comment feriez-vous pour le manger sans l'entamer ?

— J'aurais aussitôt fait de manger mon petit pain blanc sans l'entamer que vous auriez fini de mener une voiture de fagots sans la hocher.

— Je v'ends mo cueuvé (cuveau, baquet à Bien rebandelé, bien resoclé, [lessive
Bien califaliboté,
Si ne me vien-m' (voulez pas) mo cueuvé
Bien rebandelé,
Bien resoclé
Bien califaliboté,
S'en seré po lé rebandelur
Lé resoclure
Lé califaliboture.

— Je v'ends le pigeon blanc,
Dans son bec tient un diamant
Dans le diamant il est écrit :
Tout t-filles qui n'ont pas d'amis
N'iront point dans l'pérédis.

— Je v'ends le corbeau
Qui est au bord de l'eau,
Qui va de bord-en-bord,
De rive en rive.
Baisez moi trois fois sans rire.
Si vous riez vous recommencerez.

— Jeunes filles, puisque vous êtes si fines [et si savantes,
Pourriez-vous me dire combien il faut d'aunes
Pour entourer Rouen. [de rubans
— J'aurais aussitôt fini de vous dire combien [il faut d'aunes de rubans

Pour entourer Rouen
Que vous me direz combien il faut de graines
Pour paver Paris. [de riz

— Jeune fille, si votre amant était dans une [bouteille
Comment feriez-vous pour l'embrasser ?
— Je prendrais la bouteille par le cou
Et je l'embrasserais par le trou.
— Je v'ends lo rideau gris,
J'vous ai vu monter au lit
Par une petite fenêtre,
J'aurais bien voulu z'y être.

Entre nous. — Georges Ohnet, on le sait, est bossu. Il ne pourrait s'en cacher et ne le cherche pas, du reste.

Il était un jour en conversation avec un monsieur, dont le profil accentué ne laissait aucun doute sur son origine.

— Il faut, dit ce dernier, que je vous fasse une confidence : je suis Israélite.

— Et moi aussi, répliqua Ohnet, je veux vous en faire une : je suis bossu.

Bénédiction inattendue. — Un curé qui avait, dans le jardin de son presbytère un étang très poissonneux, convia un jour plusieurs amis à dîner. On se régala de poisson naturellement.

Au dessert, un des convives proposa d'aller dans le jardin et de faire une partie de pêche.

A cette proposition, le bon curé rit jaune. Il risqua quelques objections, mais dut, par bienséance, céder au désir de ses hôtes qui tous avaient adhéré avec enthousiasme à l'idée.

Ca mordait. Et, à chaque poisson que l'on tirait de l'étang, le bon curé poussait un gros soupir. A la fin, n'y tenant plus, il donna sa bénédiction à ses invités, en disant brusquement : « Allez ! allez en paix et ne péchez plus ! »

Le loup et l'agneau. — Parlant, un jour, des intolérants, un bon abbé disait :

« Je ne conçois pas qu'on veuille faire une religion de loups d'une religion de l'agneau. »

Ragoût de poulet

Faites fondre une demi-tasse de beurre, ajoutez-y quatre cuillerées à bouche de maïzena, peu à peu une demi-tasse de bouillon de poulet et le jus d'une boîte de champignons et une et demie tasse de crème de lait. Quand la sauce est bien lisse ajoutez sel, poivre et un quart de tasse de Sherry ou de Madère, un demi-litre de viande de poulet coupée en dés, une tasse de champignons coupés en morceaux, trois foies de poulet hachés et cinq œufs cuits et hachés. Servez bien chaud.

Au bruit des applaudissements

C'est au bruit des applaudissements que se donnent partout à Lausanne, les spectacles actuellement offerts au public. Cela dit tout leur attrait, tout leur succès aussi.

Ainsi, au Théâtre, demain dimanche, tous les goûts sont représentés. L'après-midi, c'est un drame émouvant et empoignant au possible : *Monte-Cristo*. Le soir, un éclat de rire irrésistible et continu : *La Petite chocolatière*. — Mardi, c'est une représentation populaire. — Jeudi 24, une pièce absolument inédite à Lausanne, 4 actes de Romain Coolus, *Petite Peste*.

Au Kursaal, en attendant la revue annuelle dont les surprises, toujours impatiemment attendues se préparent dans le mystère des coulisses, c'est *Poléon*, une bouffonnerie dans toute l'étendue du terme, qui a pour elle une mise en scène luxueuse, de fort beaux costumes et des interprètes excellents. C'est la fête des yeux.

Les programmes du Lumen et ceux du Lux, composés toujours avec grand soin, font la part égale à tous les genres susceptibles de récréer et d'instruire le plus agréablement du monde leur public fidèle et plus nombreux chaque jour.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.